

*Le froid, la pluie, la boue, les pieds trempés, glacés dans l'eau croupie des tranchées, jour après jour...*

*Le froid insidieux, perfide, incontrôlable. Le froid, implacable ennemi qui jamais ne faiblit, qui paralyse les membres, engourdit les doigts.*

*La pluie qui ruisselle sur les capotes, s'insinue partout, détrempe les vêtements. Le vent qui cingle par rafales, transperce les uniformes.*

*Le froid ne lâche jamais prise quand il vous tient...*

— Armand ! Réveille-toi ! Nous arrivons enfin à Saint-Chanas !

Sans quitter la route du regard, le conducteur, un jeune homme vêtu d'un élégant costume en tweed, secoua son voisin d'une énergique tape sur l'épaule.

— Tu parles d'un compagnon de voyage, tu dors depuis deux heures !

L'homme qui s'était endormi sur le siège du passager se réveilla en sursaut, émit une série de grognements indistincts, l'esprit encore embrouillé par le cauchemar auquel il venait d'échapper. Il ouvrit les yeux, désorienté, surpris de se retrouver assis dans la conduite intérieure douze Chevaux, quatre cylindres, de son ami Lucien, un modèle de 1913, robuste mais déjà démodé tant la technologie avait progressé rapidement durant la guerre.

Le lieutenant Rouvière se redressa sur le siège de cuir, glissa la main dans ses cheveux et soupira :

— Tu as bien fait de me réveiller, j'avais la sale impression d'être retourné sur le front. Cela m'arrive tous les jours depuis que j'ai été démobilisé, c'est éprouvant.

— Je sais ce que tu ressens, répondit son compagnon, mais tu verras avec le temps, les cauchemars s'estompent.

— Moi, j'ai la pénible impression que cela ne fait qu'empirer.

Armand frissonna, souffla sur ses doigts engourdis, peinant à chasser le froid qui s'était abattu sur lui. Bien que le 11 novembre 1918, à 11 heures, l'armistice ait été signé entre la France et l'Allemagne, mettant fin aux hostilités, la guerre et son cortège d'horreurs le poursuivaient chaque fois que ses paupières se fermaient. Il lui arrivait de redouter l'instant où épuisé, il céderait au sommeil. Tout revenait le hanter : le martèlement incessant des obus, les odeurs de putréfaction des cadavres, le sang qui giclait des membres arrachés, la boue dans laquelle les soldats pataugeait sans répit, les rats qui couraient dans les galeries, la proximité quotidienne de la mort à laquelle les hommes ne s'habituèrent jamais.

— Je ne pourrai jamais oublier, soupira-t-il avec lassitude.

— Depuis mon mariage avec Geneviève, enchaîna Lucien d'un ton joyeux, je m'oblige à être heureux chaque heure de la journée. C'est un combat de chaque instant, mais grâce au soutien de mon épouse bien-aimée, je tiens les démons à distance. Tu verras Armand, tomber amoureux est un bon moyen d'oublier les horreurs de la guerre. Tu ne penses plus qu'à ta tendre amie toute la journée et je ne te parle pas de la nuit ! Tu devrais essayer mon vieux, c'est radical pour réintégrer le monde des vivants !

— Tu as de la chance d'avoir rencontré une femme aussi merveilleuse que Geneviève, elle est vraiment parfaite, répondit Armand qui avait été séduit par la douceur de la jeune femme lors de son bref séjour au château de Lavera.

— Bientôt ce sera ton tour, insista Lucien, jovial.

— Non merci, mon vieux, le mariage ne me tente pas le moins du monde. J'ai juste besoin de trouver un coin tranquille où me poser et dormir pendant des mois.

Malgré ses efforts, le lieutenant Rouvière peinait à reprendre pied dans la vie civile. Il se sentait incapable de renouer avec son existence passée. Quatre années de combats éprouvants avaient creusé devant lui un abîme qui lui semblait impossible à combler. Il s'en était rendu compte dès son retour au château de Lavera. Il aurait dû être heureux de retrouver le vaste domaine où il avait grandi, mais il n'en avait rien été. Tout avait changé depuis son départ. Il s'était senti étranger même auprès des gens qu'il aimait. À l'arrière, les autres avaient continué de vivre, tandis que sa vie à lui s'était arrêtée, comme figée dans une sanglante parenthèse.

La nuit tombait lentement, brouillant un triste paysage d'hiver. Une forte pluie s'acharnait sur la vallée du Rhône, poussée par un puissant vent du sud qui soufflait en bourrasques et ployait les peupliers dénudés le long de la route qui menait au château de Saint-Chanas. La pluie résonnait sur la carrosserie de la voiture, une triste musique sèche et répétitive qui rappelait aux deux hommes les heures dramatiques qu'ils avaient endurées dans les tranchées. Il y a des souvenirs terribles qui ne s'effacent pas.

L'automobile franchit en cahotant un imposant portail en fer forgé qu'on ne prenait plus la peine de fermer depuis longtemps, à en croire les buissons de ronce qui proliféraient au pied des lourds battants métalliques. Les phares éclairèrent une majestueuse allée de platanes, laissant deviner la forme massive d'une vaste bâtisse aux allures de château construite en 1807, aux beaux jours de l'Empire par le général Peyrolle, habile homme qui s'était singulièrement enrichi au gré des conquêtes de Napoléon Bonaparte. Au fil des générations, ses héritiers avaient su étoffer cette aisance par de bonnes affaires et quelques belles alliances matrimoniales.

Malheureusement la Guerre mondiale qui en quatre ans avait brisé toute une génération de jeunes hommes de tous les pays dans une lutte sanguinaire faisant près de dix millions de morts, trois fois plus de blessés et un nombre incalculable de veuves, d'orphelins, de parents privés de leur fils, n'avait pas épargné la famille Peyrolle de Saint-Chanas. Le malheur avait frappé aux portes du château comme dans les maisons du villages, n'épargnant personne, ni les petits ni les grands.

Bâti dans un style néoclassique, avec colonnes et fronton d'inspiration gréco-romaine, le château s'ouvrait sur le parc par un large escalier de pierre. Aucune lueur ne perçait aux nombreuses fenêtres des deux étages et le bâtiment semblait progressivement dans l'obscurité de la nuit. Une unique lumière brillait au rez-de-chaussée du côté de la cuisine où semblait s'être réfugié toute la domesticité.

Un énorme chien noir, les bâbines retroussées, se jeta en aboyant au devant de l'automobile. Mis à part ce gardien féroce, personne ne parut à l'entrée.

— Pas très accueillants tes cousins ! lança malicieusement Armand à l'adresse de Lucien qui durant la première partie de leur voyage n'avait pas cessé de lui vanter l'hospitalité de ses parents éloignés.

— Ils ont eu du malheur, soupira le jeune homme.

Pressé de mettre un terme à un voyage fatigant, Armand n'écouta pas les explications de son compagnon et sortit de la voiture, sans redouter les crocs du molosse qui défendait son territoire en donnant de la voix. Il fit face à l'animal et rugit :

— Tais-toi ! son ton ferme qui laissa le chien penaud, la queue basse, soumis à ce nouveau maître.

Tandis que le dogue regagnait sa niche, pressé de se mettre à l'abri de la pluie, Armand et Lucien gravirent prestement les dix marches de l'escalier principal et poussèrent la lourde porte de chêne que personne n'était

venu leur ouvrir. Ils pénétrèrent dans un vaste corridor sombre et glacé.

Dans la semi-pénombre, ils devinaient des massacres de cerf et des hures de sanglier accrochés aux murs. Sur un côté, une haute vitrine offrait au regard une profusion d'animaux naturalisés – faisan, alouette, corbeau, cygne, renard, hermine, grand-duc – une exposition digne d'un petit Museum d'histoire naturelle de province. Pas de doute, la chasse devait avoir été la grande passion des maîtres des lieux en des jours meilleurs. Sur une table disposée face à l'entrée trônait un loup empaillé aux yeux de verre, les crocs menaçants.

— Y-a-t-il quelqu'un ? Holá ! Agacé par le profond silence qui régnait dans la pièce, Lucien haussait la voix, bien décidé à se faire entendre de la domesticité. Mes cousins exagèrent franchement ! Grand-père avait annoncé notre arrivée, ils auraient pu nous attendre !

— La lettre se sera perdue.

— Non, il a pris la peine de téléphoner à leur notaire lorsque tu as donné ta réponse et accepté la place de régisseur. Ils se moquent du monde ! Faire presque trois cents kilomètres pour se voir négligé de la sorte !

— Monsieur le comte devrait prendre patience, ses nobles cousins vont bientôt sortir de leur tombeau...

Armand pointait le doigt vers un orgueilleux blason orné d'un coeur poignardé qui occupait une place de choix sur le mur. Impossible aux visiteurs d'ignorer la noble qualité des propriétaires.

— Tu n'es qu'un bolchévique ! risposta Lucien, habitué depuis quelques temps aux saillies révolutionnaires de son camarade.

— Mais regarde donc, nous avons de la visite.

Armand désigna à son compagnon la petite forme qui les observait, tassée sur la première marche du grand escalier menant à l'étage. Dans la pénombre, un enfant de trois ou quatre ans, sage et muet, les fixait avec curiosité. Le

lieutenant Rouvière fit un pas dans sa direction, s'agenouilla devant lui pour être à sa hauteur et lui demanda d'une voix douce, destinée à l'appivoiser.

— Comment t'appelles-tu mon bonhomme?

— Je m'appelle Charles, je suis marquis de Glavenas puisque mon père est mort.

Les paroles débitées à toute allure semblaient apprises par coeur sans que l'enfant n'en comprenne réellement le sens.

— Bonsoir monsieur le marquis, je vous remercie de votre accueil, répondit Armand du même ton extrêmement sérieux. Vivez-vous tout seul dans ce grand château?

— Oh non! s'exclama le garçon en retrouvant une intonation enfantine. Il y a Mamie Rose à la cuisine, tante Sarah et oncle Hubert dans leur chambre et puis il y a maman qu'il ne faut pas déranger parce qu'elle est malade.

— Conduis-nous à la cuisine, Charles, nous devons parler à Mamie Rose.

L'enfant glissa sa main minuscule dans celle du lieutenant Rouvière et l'entraîna à sa suite jusqu'aux communs, en se faufilant dans un labyrinthe de pièces sombres avec l'agilité d'un jeune chat. Armand se laissa guider, attendri par ce petit garçon solitaire qui venait de lui offrir sa confiance. Cet enfant inconnu qui marchait devant lui, c'était l'innocence retrouvée après des années de cruauté et, dans sa lassitude, le lieutenant Rouvière avait besoin d'ouvrir son coeur à des émotions nouvelles.

Charles poussa une porte et une vive lueur les éblouit brusquement : un feu pétillait dans la vaste cheminée, deux lampes à pétrole posées sur la grande table centrale éclairaient la pièce. La cuisine aux proportions imposantes ressemblait à une salle d'auberge peuplée d'hommes et de femmes, assis les uns à côté des autres sur deux grands bancs disposés de part et d'autre de la table. Ils semblaient

tous plongés dans une joyeuse discussion et chacun serrait son gobelet, les narines ouvertes à l'effluve poivrée du vin chaud. Tous les domestiques du château, onze personnes en tout, se trouvaient réunis dans la salle, à parler et à rire, et nul ne se souciait de son ouvrage en cette fin d'après-midi d'hiver.

Seule une femme d'une cinquantaine d'années surveillait ses casseroles sur les plaques de fonte, sans prendre grande part à la conversation. Elle possédait l'embonpoint sympathique d'une cuisinière de qualité, gourmande, de nature généreuse. Les cheveux grisonnants tirés en un austère chignon, le visage rond et souriant, elle ne lâchait pas sa cuillère en bois, même lorsqu'un court instant elle se tournait vers les buveurs pour surprendre quelques phrases échappées de l'écheveau de la conversation.

Abandonnant ses compagnons sur le palier, Charles se faufila dans la cuisine sans attirer l'attention des domestiques, il s'approcha de la cuisinière et tira résolument sur son tablier blanc. La brave femme se pencha vers lui et lui demanda avec tendresse :

— Que veux-tu mon petiot ? As-tu déjà faim ? Ce n'est pas encore l'heure de la soupe.

— Mamie Rose, les hommes là-bas veulent te voir.

Très sérieux, l'enfant pointa le doigt vers la porte que les deux étrangers n'avaient pas osé franchir sans y être invités.

— Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama-t-elle en brandissant sa cuillère au-dessus de sa tête, affolée à l'idée que des visiteurs si rares au château, puissent être mal reçus.

La brave femme se précipita vers eux :

— Entrez donc messieurs, venez-vous réchauffer ! Par ce temps pluvieux, vous devez être glacés. Je vais vous servir un verre de vin chaud. Entrez, je vous en prie.

Se tournant vers la tablée des domestiques, elle lança sèchement :

— Juste, vous faites mal votre devoir en laissant ces messieurs à la porte dans le noir.

— Je n'ai pas entendu aboyer le chien, répliqua insolemment le portier.

— À propos, comment se fait-il qu'il ne vous ait pas dévoré? Néron n'a pas pour habitude de laisser passer les étrangers, ajouta Simon à l'adresse des visiteurs qui pénétraient dans la salle.

— Votre Néron ne m'impressionne pas.

Le ton sec et tranchant d'Armand laissait percer son agacement devant la nonchalance du personnel.

— Vous n'avez peur de rien, enchaina Juliette, la gouvernante de Charles, une belle brune aux yeux sombres visiblement grisée par l'excès de vin chaud.

— En effet, madame, lorsqu'on est revenu vivant de l'enfer de Verdun, on ne redoute plus rien, coupa le comte de Lavera, exaspéré par l'impertinence des domestiques de Saint-Chanas.

De sa vie, il n'avait jamais vu un tel laisser-aller au château familial.

L'évocation de la meurtrière bataille de Verdun où deux cent soixante mille soldats français avaient perdu la vie, eut pour effet immédiat de figer l'assistance. Seul le craquement des bûches dans la cheminée troublait encore le lourd silence qui s'était abattu sur la salle. Les hommes se regardaient avec inquiétude, impressionnés par les deux héros de la Grande Guerre qui se tenaient devant eux. Réformés à cause de leur âge trop avancé ou d'une faiblesse physique, ils avaient échappé à l'effroyable boucherie qui venait de dévaster la jeunesse de l'Europe entière.

Une voix légère à l'accent chantant du Sud s'éleva au-dessus de cette morne assemblée. Mélanie, une jolie femme de chambre, dégourdie et curieuse, engagea la conversation avec vivacité :

— Alors vous êtes les messieurs qu'attend madame Sarah? Je l'ai entendu dire que son cousin allait venir, accompagné d'un ami.